

politisé (al-‘Ānī). La dernière partie du chapitre est, elle, consacrée aux auteurs et troupes d’Afrique du Nord qui se livrent surtout à une recherche visant à créer un théâtre spécifiquement arabe : al-Madani (Tunisie) ; al-Şiddiqī, Abū Rašid (Maroc). Badawi conclut, en constatant que la politique tend à occuper une grande place dans le théâtre arabe, donnée qui, malgré son effet parfois suffoquant, fait des dramaturges, plus encore que des romanciers et des nouvellistes, « la conscience politique de la nation arabe ».

Terminons cette description du livre de Badawi, en signalant qu’il comprend, outre un index, une bibliographie, certes, destinée aux non-spécialistes, mais qui comprend bon nombre d’études en anglais et, surtout, la liste des œuvres littéraires traduites dans cette langue.

Que dire de ce livre, sinon beaucoup de bien. L’auteur qui a dirigé le récent ouvrage collectif sur la littérature arabe moderne paru dans le cadre de la *Cambridge History of Arabic Literature* a su pleinement tirer profit des travaux antérieurs, qu’il s’agisse des siens propres ou de ceux de ses collègues, et en opérer la synthèse. Sa culture littéraire, qui dépasse largement le cadre de la littérature arabe, est impressionnante, si bien que son livre est plein d’érudition, mais d’une érudition qui ne se fait jamais pesante, qui réussit presque à se faire oublier ou, plus exactement, à se faire passer pour un « gai savoir ». La présentation des œuvres est, dans la majorité des cas, basée sur une lecture propre et non sur des sources de seconde main, ce qui assure l’unité des appréciations – toujours nuancées – que l’auteur porte sur tel ou tel auteur. L’ensemble est écrit dans un anglais vivant, à la fois précis et léger, et dans un style plein d’entrain. Ce livre ne réjouira donc pas seulement les non-spécialistes auxquels il est destiné, mais aussi les spécialistes et, notamment, les jeunes chercheurs et enseignants qui y trouveront non seulement des renseignements utiles et précis (dates, noms d’auteurs, titres d’ouvrages, périodisation, résumés, caractérisation des courants), mais encore un guide fiable qui leur permettra de se retrouver dans le dédale et la masse des œuvres littéraires que le monde arabe a produites au cours des deux siècles écoulés.

Heidi TOELLE  
(Université de Provence)

Jean FONTAINE, *Romans arabes modernes*. Institut des belles lettres arabes (IBLA) Tunis, 1992. 15 × 21 cm, 117 p.

Comme d’habitude, Jean Fontaine a attendu d’avoir une collection d’articles sur un sujet donné pour les grouper en un livre. Mais cette fois il ne s’agit pas uniquement, ni même surtout, de littérature tunisienne (elle est concernée par un seul chapitre sur les quatre qui composent ce volume). On se félicitera que J. F. renoue ainsi avec la production littéraire du Moyen-Orient arabe qu’il pratiquait lorsqu’il préparait une thèse très originale sur Tawfiq al-Ḥakim (*Mort-résurrection : une lecture de Tawfiq al-Ḥakim*, Tunis, Bouslama, 1978). Ainsi il a pu compléter sa vision du panorama de la littérature arabe contemporaine à la fois géographiquement (Égypte, Syrie-Liban) et spirituellement (les Coptes, les romancières arabes chrétiennes). L’avantage pour nous c’est une importante documentation soigneusement mise à jour. En effet, J. F. cherche toujours à se rendre utile et fait méticuleusement son travail.

Le chapitre I qui concerne les romans égyptiens de 1975 à 1985, et représente plus de la moitié de l'ouvrage, constitue un exemple significatif de la « manière » de ce chercheur. Il nous fournit d'abord la liste des principaux romanciers arabes, par pays et dans l'ordre chronologique des naissances puis, pour l'Égypte, les noms des institutions animant l'édition littéraire et des périodiques consacrés à la littérature, enfin, après le chapitre, on découvre la bibliographie complète des œuvres dont il a été question et des compléments bibliographiques couvrant la période 1985-1992. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que rien n'a été négligé. Ainsi la note 7 de la p. 12, qui se prolonge p. 13, groupe quinze références d'articles publiés en arabe, français ou anglais et concernant un seul roman d'Édouard al-Ḥarrāṭ. En outre, comme la matière est abondante, bien des résumés d'intrigues de romans se trouvent rejetés en note. Mais pourquoi a-t-on si peu de développements substantiels ? On doit se contenter de flashes qui éclairent des pistes prometteuses.

On découvre ainsi les thèmes marquants de ce roman égyptien. La prison, les services de renseignements, l'existence d'Israël, le pessimisme, s'imposent à S.-A. Ibrāhīm, M<sup>me</sup> N. Sa'dāwī, Y. al-Qa'īd, al-Ġīṭānī, etc. La problématique copte du péché et du salut nous vaut chez N. Na'ūm et É. Ḥarrāṭ une note originale.

Après cette étude thématique, J. F. termine son chapitre en montrant, sous le titre « Une écriture éclatée », l'apport des « nouveaux » romanciers égyptiens à la recherche d'une expression nouvelle qui met sûrement en cause le réalisme traditionnel mais peut-être aussi la notion même de roman. Comme s'il voulait montrer que d'autres parcours restent possibles, il rappelle que cinéma et télévision assurent encore de beaux jours à l'abondante production d'I. 'Abd al-Quddūs.

À propos de la Syrie (chapitre II), la démarche est différente. D'abord il s'agit ici de « prose » puisqu'on nous parle moins de romans – assez rares – que de récits brefs. D'autre part, au lieu de s'intéresser aux romanciers les plus célèbres, J. F. attire notre attention sur des écrivains peu connus mais au talent original. Les quatre auteurs qui sont passés en revue donnent quatre réponses à une réalité « nationale » jugée inacceptable : la dérision pour Ḥaṭīb Badla ; le militantisme pour Muṣliḥ Sālīm dans un énorme roman retraçant toute l'histoire ponctuée de coups d'État de la Syrie de 1948 à 1954 ; l'interrogation anxieuse devant un dilemme et le plus souvent la fuite chez Kāmil al-Ḥaṭīb ; méditation sur le sens de la mort et mysticisme chez Georges Sālīm. Dans sa conclusion, J. F. regrette que la plupart des écrivains syriens s'interdisent – en préférant la nouvelle au roman – « de prendre une dimension universelle ».

La Tunisie n'apparaît dans ce livre que pour son « centième roman » (chapitre III) qui a été écrit par M<sup>me</sup> 'Alyā' al-Tābi'ī. Cette étude commence par la bibliographie des cent romans et une présentation de l'auteur, née en 1961. Dans *Zahrāt al-ṣabbār* (Fleur de cactus), 1991, cette romancière sait décrire les lieux tunisiens de façon reconnaissable, retrace avec une grande exactitude la vie politique de son pays pendant une vingtaine d'années à partir des années soixante, fait une place remarquable au dialecte tunisien (90 notes pour expliquer le sens de certains mots à un lecteur qui serait – par exemple – oriental). Les référents culturels sont très nombreux, classiques et modernes, arabes et occidentaux. On remarque dans ce roman une analyse subtile et déroutante de la notion de mal.

Le chapitre IV traite des romancières arabes chrétiennes. C'est le cas des romanciers coptes d'Égypte, signalés plus haut, qui est à l'origine de l'intérêt porté ici aux « écrivaines » syro-libanaises. J. F. commence par deux pionnières chrétiennes qui ont vécu en osmose parfaite avec leur milieu : May Ziyādē (1886-1941) et Marie 'Ajāmī (1888-1965). Avec Colette Khoury,

née en 1937, orthodoxe dont le père était protestant, on a plutôt affaire à une laïque dont les références chrétiennes sont rares. Au contraire chez une autre orthodoxe, Émilie Naṣrallāh, née en 1931, les citations de la Bible abondent dans ses douze livres – dont cinq romans – ; dans cette œuvre s'impose un rapport dialectique entre « village » et « émigration » : le premier avec ses coutumes fustigées et sa pratique religieuse plus ou moins superstitieuse, c'est le contre-programme, tandis qu'émigrer c'est fuir la mort, entreprendre une quête, réaliser sa personnalité. C'est à peu près la même critique d'une pratique religieuse routinière ou hypocrite qu'on retrouve chez Rose Ghorayb, née en 1909 et Georgette Hannouche. Suivent trois « écrivaines » publiant en français : Lucie Soulchian, Myriam Antaki et surtout Evelyne Accad, née en 1943 à Beyrouth, professeur à l'université d'Illinois, qui n'amènent pas J. F. à modifier l'impression qu'il retire de la lecture des romancières chrétiennes s'exprimant en arabe. Chez les unes comme chez les autres nous sommes loin de la problématique péché/salut qui l'avait frappé chez les romanciers d'origine copte – des *hommes*, serait-il bon de préciser.

Le livre s'achève sur un index des noms propres.

Charles VIAL  
(Université de Provence)

Brigitta RYBERG, *Yūsuf Idrīs (1927-1991), Identitätskrise und gesellschaftlicher Umbruch. Beirut Texte und Studien, Band 41*, Franz Steiner Verlag Stuttgart, Beyrouth, 1992. 24 × 17 cm, 226 p.

Sous le titre « Yūsuf Idrīs – crise d'identité et bouleversement social », B. Ryberg tente une analyse de la personnalité et de l'œuvre de l'écrivain égyptien. Le livre comprend cinq chapitres, précédés d'un bref préambule et suivis d'un résumé, de la liste des ouvrages de Y. I., classés par genres, d'une bibliographie et de quatre index.

Le chapitre I est consacré à l'examen de l'état de la recherche concernant Y. I. L'auteur y procède à une analyse judicieuse de quatre des six monographies existantes (les deux autres lui étant restées inaccessibles) et passe en revue un certain nombre d'articles d'orientalistes et de critiques arabes avant de présenter son propre projet : essayer de mettre en relief le lien intime qui existe entre biographie, arrière-fond historique et social, et œuvre littéraire.

De l'avis de Ryberg, la personnalité de Y. I. est la conséquence de traumatismes d'enfance : séparation prématurée d'avec les parents, manque d'affection maternelle, absence d'une image positive du père. Ryberg note que le problème de la mère revient souvent en liaison avec l'incapacité des héros à vivre une relation amoureuse satisfaisante, l'homme voyant dans la femme à la fois l'amante et la mère et vivant les rapports hétérosexuels comme un inceste. Elle conclut que les ouvrages dans lesquels Y. I. traite de la problématique de la mère peuvent être considérés comme une forme d'autothérapie.

À l'instar de ses prédécesseurs, Ryberg constate la place importante que les pères (réels ou substitutifs) occupent dans l'œuvre de Y. I. Les ayant classés en deux catégories – pères despotes